

Pierre Robin **Chemins d'un cyclopède**
Carnet de voyage sur la route des Andes

ÉQUATEUR



Lima

Ica

Cusco

Nazca

Puno

La Paz

BOLIVIE

Potosi

Uyuni Incahuasi

San Juan

San Pedro

Passaje de Jama

CHILI

Jujuy

Salta

El Cafarate

Santiago

Mendoza

ARGENTINE

Puerto Montt

El Chalten

Villa O'Higgins

Perito Moreno

Puerto Natales

Punta Arenas

Ushuaia

BRÉSIL

PÉROU

PARAGUAY

URUGUAY

Mémemorandum

J'ai traversé 4 pays : le Pérou, la Bolivie, le Chili et l'Argentine et visité leurs capitales: Lima, La Paz, Santiago, Buenos Aires. Aucun visa n'est nécessaire pour ces pays où la libre circulation est autorisée durant 90 jours à la date d'entrée. Au cours du voyage, j'ai parcouru 7000 km de périple terrestre, dont 5000 km à vélo et 2000 km de liaisons en bus dont 1200 km de nuit de Santiago à Puerto Montt. J'ai navigué durant 20 heures, en nocturne de Puerto Montt à El Chaiten.

J'ai rallié Lima depuis Clermont-Ferrand en avion via Paris et Amsterdam. Pour le retour j'ai décollé d'Ushuaia pour Paris via Buenos Aires. Mon Budget s'est élevé à 5000€ pour 90 jours, transport, visites et tous frais compris. Monnaies utilisées : Le nuevo sol au Pérou (1€ =3.82 NS), le boliviano en Bolivie (1€ =9.77Bs), Le peso chilien (1€ =627.46Ch\$), le peso argentin (1€ =5.69A\$) Retrait de billets par carte aux distributeurs automatiques bien implantés dans tous ces pays.

Dédicaces

A toi Julien qui m'a dessiné tes Andes et fait naître le rêve*.
A vous tous mes compagnons de fortune, frères vélocipédiques connus ou inconnus,
La route est notre bien, la terre notre royaume et l'humanité nos lauriers.

() Julien Leblay, cyclo-voyageur auvergnat, m'a fait partager son itinéraire Sud Américain effectué en 2007. En me confiant des photos à l'intention de ses rencontres il a transformé mon voyage en lien d'amitié rare pour jeu de piste continental.*





Prologue

« La beauté n'est pas dans les choses, mais dans les yeux qui les regardent » assure le poète chilien Francisco Coloane, chantre de la Patagonie éternelle. Le vélo ajoute une autre dimension au voyage. Il immerge le cyclopede dans l'espace et livre à tous ses sens cette magnificence. Jamais continent n'a gravé autant d'images d'espaces, de couleurs et de liberté dans ma mémoire. J'ai fléchi sous le vent impitoyable de la Patagonie, enduré la chaleur des déserts de Lipez et d'Atacama. J'ai roulé plus haut que le Mont Blanc, traversé les plateaux de l'altiplano, admiré les sommets enneigés des volcans de l'Illimani, du Licancabur et de l'Aconcagua. J'ai aimé les lamas et les vigognes libres dans la pampa, le vol majestueux des condors, la course des lièvres, le pas souple des guanacos. J'ai observé les manchots, les lions de mer et les cormorans de la faune australe. J'ai respiré l'odeur des notros et des lupins sauvages, bu l'eau vive des cascades, campé dans le val des « rios ». J'ai contemplé le bleu turquoise des lacs, le rouge brûlé des « quebradas », le blanc immaculé du salar d'Uyuni, la glace sidérale du Perito Moreno et le fauve des lagunes boliviennes. Je me suis fondu dans la foule bruyante des marchés et perdu dans celle des capitales, Lima, La Paz et Santiago. J'ai goûté au charme désuet de Valparaiso et à la nature sauvage d'Ushuaia. Si les siècles passés témoignent encore de l'histoire des conquistadores, des civilisations disparues et de l'oppression des indigènes amérindiens, le partage simple de la vie quotidienne de mes rencontres m'a révélé la violence d'une société Sud Américaine capable d'engendrer la dictature Pinochet, les favelas, les « cartonnes », l'esclavage de la mine et les bandits de tous poils. Ma route des Andes a ainsi relié les hommes, la géographie, l'histoire. De cycliste je suis devenu « cyclonaute », colporteur de rêves, à la fois acteur et spectateur. Ce carnet de voyage retrace mon aventure. Il témoigne de la beauté des paysages mais aussi de la grandeur et de la décadence de l'homme. Que de sa lecture naissent vos propres rêves. Car, comme l'écrivait Paul Morand : « Aucun voyage n'est aussi beau que ceux dont on rêve »



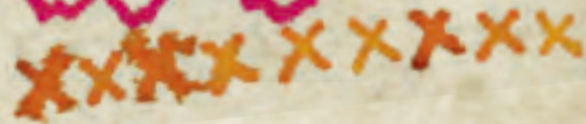
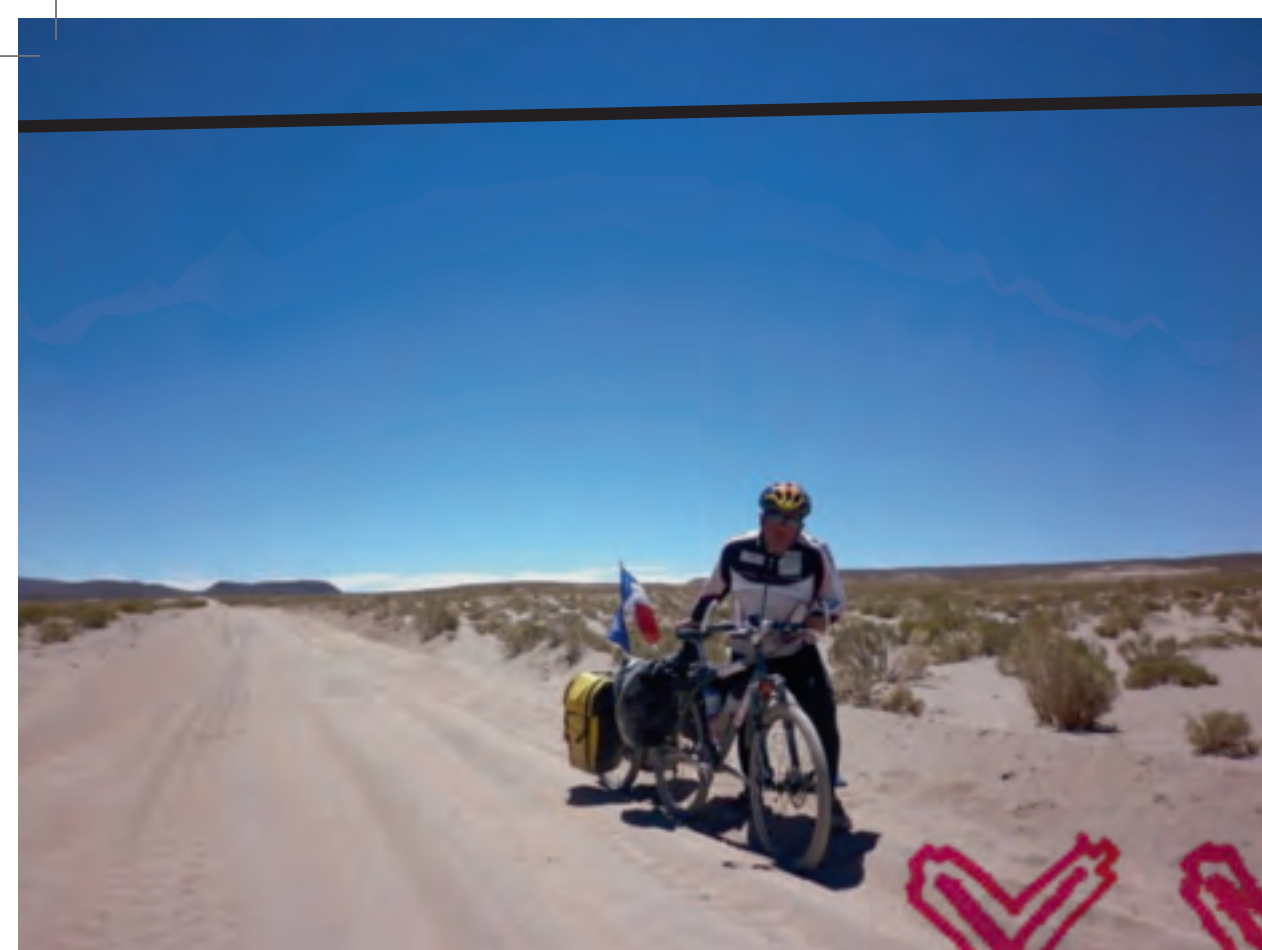
© Photo Francis Campagnoni



J'aime

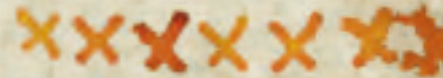
J'aime la bière Quilmes, le vin rouge argentin cépage malbec, le vin rouge chilien cépage cabernet-sauvignon, les villages argentins du nord, l'accueil du sud, les rencontres avec les français au bout du monde, les quebradas d'Argentine, les couleurs et les cols de la Cordillère, les alpagas péruviens, la lagune Colorada, les infinis panoramas boliviens, les lièvres, les notrons rouges et lupins bleus, les cascades et les glaciers de la Carretera Austral, les marchés, les restaurants de rue, le savoir faire des civilisations éteintes, les sublimes paysages de la Patagonie chilienne, le « ceviche » péruvien, le poisson et l'avocat chilien, la viande d'argentine, Valparaiso, les maisons colorées, le Machu Picchu, le Perito Moreno, le salar d'Uyuni et filer dans le vent.





J'aime pas

J'aime pas les chiens agressifs, les fermetures éclair qui coinent, l'envol de la tente la nuit, crever, perdre quelque chose, les scorpions sous la tente, les mosquitos, la chaleur torride des déserts, les lignes droites interminables, la plomberie bolivienne, les voleurs, la violence, les cailloux assassins, le sable pernicieux, pousser le vélo, être sans information sur ma route, avoir manqué, victime du temps consacré à mon voyage, les lieux magiques d'Arequipa, le Canyon de Colca, la quebrada de Humahuaca, la région des lacs d'Argentine, Bariloche, les chutes d'Iguazu, l'île de Chiloé, Tortel, Sucre, Cordoba, enfin, la signalisation fantaisiste, les renseignements erronés, les décharges sauvages et le vent de face.



Lima, l'aventure commence

J'atterris à Lima, capitale du Pérou, le vendredi 10 septembre à 16h00, heure locale, après 12 heures de vol. Les difficultés d'une douane tatillonne avec mon matériel de navigation résolues, je charge dans un taxi le colis contenant mon vélo et m'installe dans un modeste hôtel à Miraflores dans la banlieue sud. Le jour décline. La ville baigne dans la «garrua», une nappe de brume aux filaments tenaces. Lima semble avoir du mal à sortir de la grisaille de l'hiver. Le lendemain, je fais connaissance avec cette mégapole de plus de 8 millions d'habitants répartis de part et d'autre des rives du fleuve Rimac. D'un côté les favelas des quartiers populaires s'empilent les unes sur les autres et colonisent les collines environnantes, de l'autre, les beaux quartiers sont barricadés derrière de hautes grilles surmontées de barbelés. Ici «Securidad» est le maître mot ! Je me balade pourtant sur les placettes de mon quartier sans éprouver de crainte mais avec le minimum de précaution que l'on doit observer dans n'importe quelle grande ville. Les Péruviens que je rencontre sont sympathiques, et les chauffeurs des « petits taxis » sont les ambassadeurs enthousiastes du tourisme national. Je fais connaissance de Rossina et Roberto Gamarra, hôtes de Julien à son arrivée en 2007. C'est grâce à Virginia, leur sœur qui vit aux Etas Unis, que ni Julien ni moi n'avons rencontrée, que le contact a pu être renoué. J'apprécie leur accueil hospitalier et raffiné. Il est un sas ouvert sur une première sensibilisation à la vie péruvienne. Je m'acquitte de ma mission et remets les photos prises par Julien en leur compagnie 3 ans auparavant. Ce geste fraternel de la part de visiteurs éphémères les touche d'autant qu'il évoque avec nostalgie la présence d'un père aujourd'hui disparu. Nous parcourons ensemble le centre historique de la ville fondée en 1535 par Francisco Pizarro, chef des conquistadores. Son architecture coloniale lui vaut d'être classée depuis 1997 au patrimoine culturel de l'humanité par l'UNESCO. Les arcades de la place Major, le palais du gouvernement et la cathédrale de style baroque en sont les monuments remarquables. Moi, j'ai des fourmis dans les jambes et je suis impatient de quitter Lima pour mon aventure andine.





Le musée Enrico Poli

« Revenez à 16h » lance sans ménagement un énergomène du haut de la terrasse de sa maison du quartier chic de Miraflores à Lima. À l'heure convenue, 4 ou 5 personnes se pressent devant la porte de cette villa anonyme transformée en musée privé. Le señor Enrico Poli nous accueille, décryptant d'emblée nos intentions. Cet ancien ingénieur des mines de 83 ans, amoureux du Pérou, a l'élégance raffinée de la bourgeoisie italienne et un je ne sais quoi du « grand fusil* ». Avec gourmandise, l'œil malicieux et l'humour dévastateur, il nous conduit progressivement à partager la philosophie des peuples primitifs andins. Trois mille ans d'histoire défilent alors en trois heures, des conquistadores à la civilisation Moche. Du rare, du beau, du très beau. Mais l'important est ailleurs. Pour les Amérindiens, la terre nourricière est « Pachamama ». Des éléments naturels vénérés, l'or est soleil, il est énergie pour les Incas. La lune, l'eau, sont magnifiées par l'argent finement ciselé. Alors tant pis pour les barbares chrétiens de l'Inquisition avides de trésors. Il les croque avec gourmandise. A travers les détails hérétiques des toiles peintes par les indigènes de l'école espagnole de Cusco, il nous livre avec une jubilation non dissimulée sa lecture de la bible. Le public conquis ou révolté reste coi. Et si, malgré tout, dans ces silences interloqués « un ange passe », regardez bien, il est à pied, Enrico lui a coupé les ailes !

() Raphaël Geminiani*

Musée Enrico Poli, Lord Cochrane 466, Miraflores Lima 18, Pérou, à voir absolument !





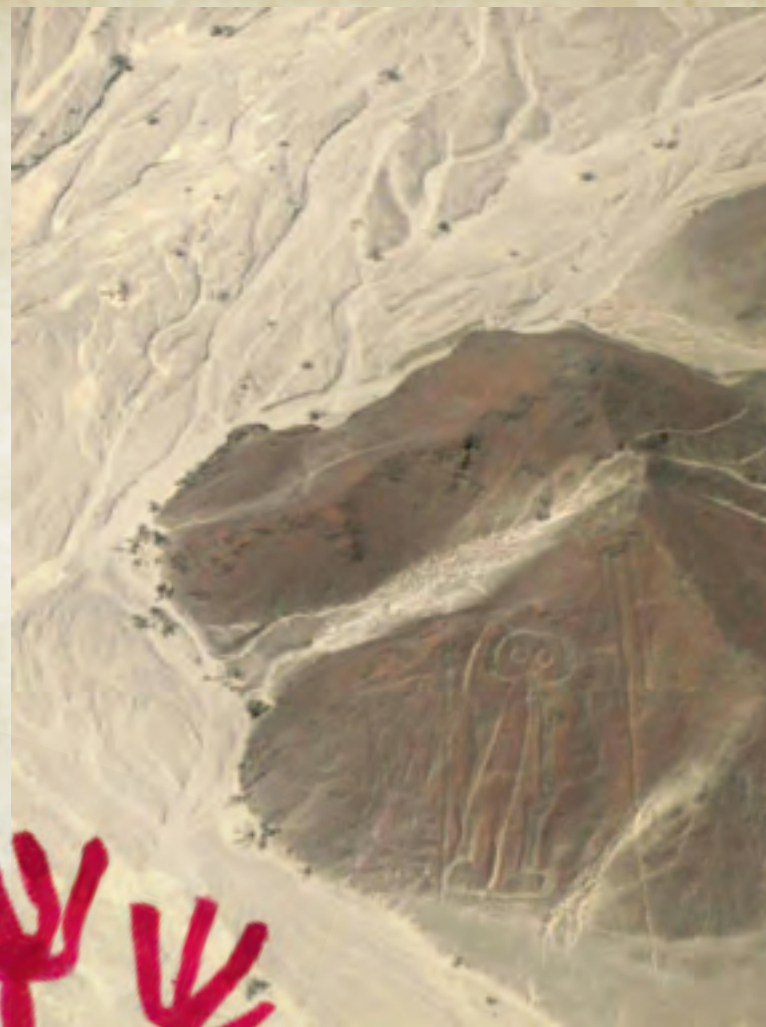
Sur la Panaméricaine

Le 13 septembre, je prends la route et quitte Lima en utilisant pour la première fois un attelage vélocipédique à trois roues. Faisant référence à l'album d'Hergé, « Tintin et le temple du soleil », je baptise « Milou » la roue remorquée qui porte l'essentiel de mes bagages de camping, 22 kg répartis sur deux sacoches basses. Après quelques réglages d'équilibre, je roule bientôt sur la Panaméricaine qui déploie son large ruban d'asphalte jusqu'au Chili. Bien sur le bas côté pour me protéger d'un trafic dense de bus et de camions, je longe une côte plate, parsemée de petits îlots. L'océan Pacifique est ourlé de blancs rouleaux pour surfeurs à venir. De temps à autre, je croise un équipage local, genre tri-porteur surchargé, souvent à contre-sens entre deux villages côtiers. A Cerro Azul, petit port de pêcheurs bâti sur une plage, je fais la connaissance de José Antonio. José n'a pas son pareil pour ravauder les filets. Calamars, soles et coquillages subviennent difficilement à son quotidien. Sa famille vit dans une maison de « briques » et de broc qui semble pour toujours inachevée. Il fait frais et le temps peint en gris sale le sable de la Sierra désertique qui borde la route. Ça et là quelques oasis savamment irriguées par de minces rios apportent une touche de vert dans ce paysage. On y cultive les « Papas » - la pomme de terre est originaire de cette région - mais aussi des artichauts et des pastèques. Mais c'est la viticulture qui fait de Chincha et Ica deux terroirs réputés. La vigne court sur le sol, comme autrefois en Languedoc, ou est palissées sur tige. Le vin que je goûte dans les bodegas a un goût de fruits rouges, de cassis et de framboise. Il donne un air de fête à mes premières journées de voyage. Au fur et à mesure de mon éloignement de Lima, une chaleur pesante s'installe et le désert gagne le plateau en direction de Nazca.



Les mystères de Nazca

La route apporte parfois de surprenantes et plaisantes rencontres cyclistes. Isoda Yoshiyuki est de celles là. Parti de Vancouver il y a un an, il se rend à Cuzco pour descendre un fleuve jusqu'à l'Atlantique. Nous échangeons nos expériences de dévoreurs d'espace avec respect et admiration mutuelle. Je quitte la Panaméricaine qui file le long du Pacifique et m'engage sur la gauche vers la montagne. Le soleil écrase maintenant la Sierra d'une chaleur sèche. Nazca, siège d'une antique civilisation pré-Inca de 6 siècles au début de notre ère moderne, m'ouvre ses portes. Je découvre avec l'aviation locale le mystère des « lignes de Nazca » tracées au beau milieu d'un plateau désertique. Calendrier astronomique ou météorologique, site rituel de sacrifices, message pour l'au-delà, ou plus extravagant, piste d'atterrissage pour les extra-terrestres, on ne saura peut être jamais ce que signifient ces figures géoglyphes. L'avion virevolte entre les dessins géants d'animaux, colibri, singe, araignée, les lignes géométriques de triangles parfaits et survole « le cosmonaute » qui salue le ciel et les esprits. Quoi qu'il en soit cette ville respire le parfum de l'aventure, à l'image de l'archéologue Maria Reiche qui consacra sa vie dans les années trente à ce site unique de l'humanité. Porte de la Cordillère, ses marchés colorés, ses boutiques, son ballet incessant de motos taxis et les klaxons intempestifs me placent au cœur d'une ruche humaine. Si je dois constamment repousser les attaques de chiens errants sans doute attirés par mes mollets charnus, (page 17), je suis bel et bien en route pour les hauts sommets des Andes. C'est à la fois inquiet et excité par ces hauteurs inconnues et mes rendez-vous avec l'Histoire que je m'élançe le lendemain en direction de Cusco.





Une vie de chien !

Les « Peruchiens » sont l'autre population du Pérou, celle à quatre pattes, omniprésente à la ville comme à la campagne. Je joue à « chien perché », rusant avec les uns, accélérant ma vitesse avec les autres, usant d'un ultrason pour les plus téméraires ou de pierres pour les plus combattants. Sur la route, je reste constamment sur le qui vive et mon poil se hérissé à chaque attaque surprise. Je me souviens particulièrement dans la descente en lacet sur Chalhuanca d'avoir eu à mes trousses un molosse durant au moins 1km, en espérant que l'idée de couper un virage ne vienne pas à son esprit canin ! Ainsi je ne roule jamais à la nuit tombante, principalement pour éviter d'être pris pour une cible potentielle par leur instinct belliqueux. Je vivrai la même situation en Bolivie et à moindre effet en Argentine du nord. Mais c'est en arrivant vers Abancay que j'ai eu maille à partir avec une autre espèce, tout aussi redoutable. Arrêté pour quelques instants sur un bord de route près d'une bananeraie et d'un champ de cannes à sucre, c'est une escadrille de minuscules « mosquitos » qui fondit sur moi, mitraillant mes beaux mollets sauvegardés jusque-là, les transformant en un instant, en peau d'ananas urticante. Six impacts sur mon seul pouce ! Vous savez quoi ? Le pire, c'est que ça fait un mal de chien !



Cordillère, premiers 4000

En quittant Nazca, je sais qu'elle est là, toute proche noyée dans la brume matinale. La Cordillère m'accueille comme une « Mama » sans m'effrayer. Ses pentes sont douces et ses grandes courbes m'enlacent. Elle me prend contre ses rondeurs. Encore Sierra, de ballon en ballon elle m'élève peu à peu, majestueusement, sans se dévoiler. L'altimètre s'affole, 2.000, bientôt 3.000 et ça monte toujours. Le souffle est court et les jambes chancelantes mais j'atteins la récompense : le col de la Pampa Galeras et ses 4200 mètres. Ses troupeaux de lamas graciles qui broutent des touffes d'herbe rêche me saluent de leur indifférence hautaine. Et puis la Cordillère ouvre ses entrailles, énorme et puissante. Vallées vertigineuses, cirques sublimes, bordure de pics à perte de vue dessinent un paysage de carte postale où de minuscules vaches paissent sur quelques lopins de prairies en terrasses. Nous sommes à la fin de l'hiver et le pâle soleil couchant nimbe les pentes de jaune mordoré. Une descente rapide me conduit à Puquio, hameau de montagne situé à 110 km de Nasca. À 18 heures, la nuit tombe d'un coup et apporte la fraîcheur. La foule des Péruviens coiffés de chapeaux à large bord plat, se glisse au milieu des taxis motos dans les rues escarpées de la cité. Les mamas vêtues de jupes en corolles, de bas de laine aux couleurs vives et des chapeaux ronds traditionnels attendent le chaland au coin des rues. L'ensemble baigne dans un joyeux tintamarre électoral, élections municipales et régionales obligent. Je quitte Puquio pour une nouvelle journée d'ascension de 80 Km. Surpris au sommet par une violente et soudaine tempête de neige glacée à 4700m, ma situation à la nuit tombante est délicate. Je suis sauvé in extremis par un camionneur compatissant qui me recueille à son bord. Nous faisons connaissance. Comment t'appelles-tu ? Victor Hugo me dit-il, ça ne s'invente pas ! Il a été baptisé ainsi en hommage à notre pays et son grand homme ! Je remercie, son amour de la France, notre culture et mon drapeau tricolore au cours du repas que nous partageons à Chalhuanca. A l'heure où blanchit la campagne, je ne me sens pas misérable !





Viva la Chicha !

La nuit à Chalhuanca est salutaire. Le lendemain, au petit matin, je visite mon premier site Inca situé à proximité du hameau. Un ensemble de lourdes pierres en grès rose assemblées en trapèzes, fixe le périmètre d'une esplanade. Un bâtiment, sorte de grenier bien conservé, s'élève en bordure et confirme l'activité agricole ancestrale de la localité. En reprenant la route j'ai la bonne surprise de découvrir qu'elle épouse la vallée du rio Pacacocha en une longue descente de 120 km. Ses eaux calmes aux reflets bleutés sont autant de baignades pour les enfants des villages riverains. Quelques pêcheurs à pied tournent les pierres de son lit. Munis de filets ils capturent les poissons qui fuient. J'atteins finalement Abancay sous une pluie fine après la seule montée du parcours, mais un peu raide, de 10km. Le lendemain, je quitte la ville pour gravir un troisième sommet à 4000m. Je le franchis après 49 km d'ascension et enchaîne immédiatement une descente rapide qui déborde sur la nuit en arrivant à Curahuasi. Mon dernier col avant Cusco culmine à 3.800 m. Il est bordé de fermes. Sa montée, encouragée par de nombreux enfants, est douce. Plus facile dans l'effort, je prends le temps de vivre quelques échanges fraternels. Je rencontre ainsi au bord du chemin : un groupe de paysannes regroupées pour trier le maïs, des joueurs de football sur un micro-terrain à flanc de montagne, des cantonniers qui goudronnent la route et des maçons qui montent une maison en briques de pisé. A chaque halte je suis invité à partager la chicha - sorte de bière de maïs fermenté - alcoolisée et rafraichissante. L'odeur des eucalyptus, l'envol bruyant de compagnies de perroquets et les effets de la boisson me rendent joyeux. Cuzco, située dans une cuvette à 3300m et la vallée sacrée des Incas sont maintenant au bout de mon guidon.



Cuzco des conquistadores

Cuzco occupe, avec 350000 habitants, la totalité de la caldera d'un immense volcan, jusqu'au plus haut des collines environnantes. Sa cuvette s'incline au sud de la ville sur le plateau de l'altiplano. L'Inca Manco Capac, fils du soleil, venu du lac de Titicaca, à fait de Cuzco, fondée au XIIe siècle la capitale de son immense empire andin. En 1533, les conquistadores ont percuté de plein fouet son architecture d'origine. Pire, utilisant les murs de ces maçons capables d'agencer au millimètre d'énormes blocs aux pentes autobloquantes, les conquérants ont étendu leurs ailes par-dessus et construit sur ces opportunes fondations des édifices de style baroque. La ville a cependant un charme tout particulier. Ses rues pavées, sa place d'armes aux arcades de granit surmontées de balcons en bois peints en bleu, sa cathédrale et l'église San Sébastian, patron de la cité, sont particulièrement mis en valeur la nuit. La religion catholique, prêchée par la sainte Espagne est pratiquée avec ferveur et les églises font le plein d'une foule chamarrée toute tournée vers Marie, habillée d'or et de lumière.





La vallée sacrée des Incas

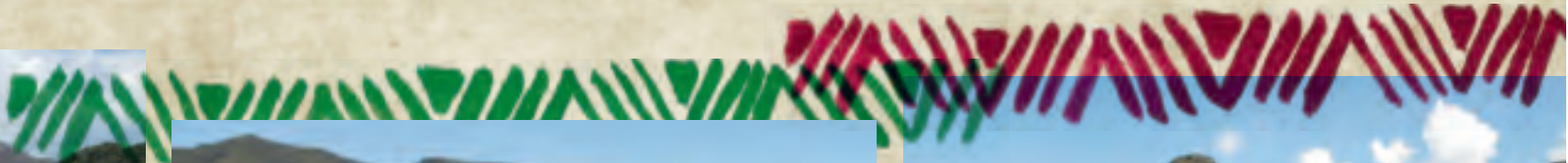
C'est au dessus de la ville que les Incas célébraient leurs divinations. Retour vers le passé, les sites sont aujourd'hui très visités. Qenqo*, (labyrinthe) temple de rochers naturels pour les sacrifices à la Patchacama, Puca Pucara*, (rouge tourelle) forteresse verrou sur la route de Písaq* (perdrix) et Sacsayhuaman* (lieu où repose le puma) avec sa grandiose esplanade des cérémonies vous transportent au cœur même de leur civilisation.

Pour ne pas avoir la sensation d'être ce condor que l'on plume, j'adopte un parcours mi-routard, mi-touriste qui combine sur deux jours la visite des sites de la vallée sacrée des Incas. Je partage ainsi bus et taxis avec un groupe d'étudiants français expatriés à l'université de Bogota. Formés pour être de futurs cadres commerciaux ces jeunes gens enrichissent leur culture d'une vision humaniste avec ce baroud. Je les remercie encore du moment joyeux et insouciant que nous avons passé ensemble.

Les cités de Písaq et d'Ollantaytambo sont idéalement intégrées dans la montagne. Leurs espaces urbanistiques fonctionnels, villages d'habitations, zones agricoles, gestion de l'eau, temples et espaces festifs sont réalisés en fonction des ressources naturelles disponibles. Cette conception, dictée par la dévotion aux éléments naturels de ce peuple - le soleil, la terre, l'eau, l'énergie - vous laisse coi par son avant-gardisme écologique aujourd'hui incontournable.



(*) *Noms en Quechua*





Le Machu Picchu

Situé à 130 km de Cuzco, visiter le Machu Picchu (vieille montagne en Quechua) se mérite. C'est en 1911, il y a seulement 100 ans, que cette cité Inca ressurgit du passé. Merveille de l'humanité, elle ne nous déçoit pas. Imaginez un instant que vous gravissez à 5 heures les 8 km de pentes qui le séparent du village d'Agua Calientes. Des nuages de brume caressent le pied de monts surgis tout droit du Jurassique. La fragile ouate nuageuse s'étire jusqu'aux cimes. L'humidité équatoriale et quelques cris éraillés de perroquets rajoutent au mystère. Parvenus sur le site prenez place pour le plus grand spectacle du monde : le lever du soleil sur Machu Picchu. Le dieu perce alors le manteau d'un rayon et tout s'illumine. On est saisi, transporté, ébloui par tant de beauté naturelle. Oui, j'ai de la chance, j'ai vu le soleil des Incas au Machu Picchu.

Le Machu Picchu devient Machu-Picsous parcours très lucratif et vous ne pouvez lui échapper. Il faut compter entre 130 et 180 € de frais pour visiter le site en gamme moyenne d'hôtel, quel que soit le mode de transport. (Le plus simple et rapide : le train depuis Cusco).







Il y a le feu au lac

Après trois jours passés à Cusco, je retrouve mon vélo avec plaisir. La route court maintenant sur un long plateau agricole parsemé de petites fermes. Je fais étape à Sicuani située à 100 km vers le sud. Plus avant, une « grosse bosse » me propulse par dessus l'altiplano péruvien au col de la Raya à 4470 m. A proximité, des scolaires transportés en bétailières viennent se baigner dans des résurgences d'eaux chaudes volcaniques. Ici, les baraques de la gare « la plus haute du monde » attendent en silence le passage de trains fantômes. Les paysages sont fascinants. La Pampa étend sa dominante de jaune, percée çà et là de lagunes que colonisent de nombreux oiseaux. Les sommets qui la surplombent sont sublimés par un ciel d'un bleu cobalt infini. Je débouche sur un autre plateau et 70 km plus loin, le village de Santa Rosa m'accueille dans un « hospitaje » très spartiate. Je m'approche du lac et fait halte à Puriqo. Dans un local internet, je sympathise avec un groupe de jeunes péruviens. Ils me décrivent une situation difficile, pessimistes pour leur avenir dans le pays. De la théorie à la pratique, ils m'assurent de leur protection nécessaire la nuit pour regagner ma chambre. Signe des temps, le lendemain la circulation est arrêtée par des grévistes qui ont dressé un barrage de pneus enflammés. Finalement autorisé à poursuivre mon voyage, je traverse la ville de Juliaca redoutée dans tout le Pérou pour son insécurité. La ville, qui abrite pour une grande part une population très pauvre repoussée du lac de Titicaca, est triste et désespérante. Ses rues servent de décharge pour la ferraille et ce décor à la « Mad Max » vous glace les roues. J'arrive enfin à Puno, ville étape. Par contraste la cité du lac de Titicaca est, avec ses 120.000 habitants, vivante et colorée. Attiré par la musique péruvienne qui filtre d'un gymnase, je m'invite dans les gradins et assiste à un festival de danses folkloriques. Venus de tous les villages avoisinants, les paysans ont revêtu leurs plus beaux habits de fête et dansent au son des tambourins, quenans et flûtes de pan. Je me régale du plaisir qu'ils partagent en mâchonnant un « chichon » de feuilles de coca. Le climat est rude sur le plus haut lac du monde perché à 3800m et ce bonheur là, croyez-moi, mérite d'être vécu.





Le temps suspend son vol

Puno s'avère chaleureuse et fière de montrer ses origines partagées entre 3 langues : le Quechua des Incas, le Mara des peuples primitifs et l'Espagnol des conquistadores. La « Mamacocha », esprit bienveillant du lac, est omniprésent. Le Titicaca (prononcer Titirara) constitue avec ses 170 km de long, une vraie mer intérieure. Couru par des vagues, tour à tour bleu profond, gris acier ou vert bronze, il change de couleur selon la lumière et la nature des fonds. Je décide de passer deux jours sur un circuit lacustre proposé par une agence de tourisme. A cette occasion, je rencontre un groupe de français, grands voyageurs venus du Pays Basque et de l'Aveyron avec qui je suis toujours en contact. Je visite les îles flottantes des Uros situées à proximité de la baie de Puno. Les Uros parlent Mara. Ce sont les descendants directs des peuplades de pêcheurs du lac, derniers gardiens de ce mode de vie ancestral. La totora, roseau cueilli sur les hauts fonds du lac, est l'élément central de leur culture. Sa chaire comestible au goût citronné apporte nombre de vitamines et d'oligo-éléments. Ses racines séchées enserrent des blocs de tourbe qui sont découpés puis ligaturés entre eux et recouverts de roseaux verts entrelacés. Ils constituent le plancher souple flottant des îles. Ses tiges, assemblées en bottes liées entre elles, deviennent Kon-Tiki, bateau de « totora ». Mais les poissons du Titicaca ont disparu et les marins du lac vivent désormais d'un tourisme outrancier et de l'élevage des truites qu'offre cette pisciculture grandeur nature. Nous quittons les Uros à mi-journée pour l'île d'Amentani où nous sommes reçus dans des familles d'accueil. Des arches de pierres sèches bâties sur des chemins de chèvres délimitent les territoires que se partagent les communautés d'agriculteurs-éleveurs. La vie simple et paisible semble immuable à Titicaca. Les travaux obéissent à des gestes séculaires et les règles sociétales sont dictées par une tradition omniprésente, vectrice de ressources. Mais déjà beaucoup de faux semblants s'installent avec le tourisme de masse. Et les vers de Lamartine appellent de leurs vœux : « Ô temps ! Suspends ton vol, et vous, heures propices, suspendez votre cours. Laissez-nous savourer les rapides délices des plus beaux de nos jours ».

Epiphania d'Amentani

Sourire large et franc, peau brune, longues tresses de cheveux noirs, voix douce, costume traditionnel de sa communauté, Epiphania m'accueille pour une soirée en famille sur l'île d'Amentani qui émerge du lac de Titicaca à proximité de l'île de Taquile. Epiphania vit dans une maison en briques de pisé au bout d'un chemin de galets. Chez elle, ni eau, ni électricité, ni télévision, ni gazinière, ni chauffage, ni douche, ni commodités. Ici on fait la cuisine dans un four en terre, allumé au bois d'eucalyptus. Les mets sont simples mais suffisants. « Fania » s'active sans repos : cuisine, nettoyage, soins des animaux, travaux des champs, lessive, repassage et donne le sein à la dernière de ses quatre filles âgée de plus de 2 ans. C'est son lot quotidien. Ici on réserve les chaises aux invités et l'on s'assoit à même le sol. Ici on n'a rien, mais on vit heureux en famille. Ici il y a de la chaleur humaine et votre cœur s'enflamme avec. Je quitte Puno, longe le lac de Titicaca tout du long en deux jours et franchis la frontière au poste de police hétéroclite et poussiéreux de Désaguadero. Adieu le Pérou des Incas, salut la Bolivie, je file à toute allure vers La Paz, la capitale.







La Paz

Arrivé à 50km de La Paz, je visite le temple de Tiwanaku, considéré comme le berceau de la civilisation Incas et passe la nuit à proximité. Le lendemain, j'aperçois au centre de la Cordillère Royale, les volcans Illimani et Tchacaltaya qui trônent à plus de 6000m, chapeautés de neiges éternelles. Aux pieds de ces géants de lave menaçants, je découvre La Paz, capitale la plus haute du monde. Son ombre urbaine de 2 millions d'habitants s'étend du bord de l'altiplano, plonge brusquement dans une profonde caldera et recouvre tous ses flancs. J'atteins le centre de cet entonnoir après 15



km de descente freins serrés. En son cœur, la ville révèle une architecture contrastée, parsemée d'immeubles modernes plantés entre des villas de style hispano-élysabéthain du 19^{ème} siècle. Elle renvoie en écho le choc entre une jeunesse en jean basket et coupe en épis qui a soif de modernité, et les traditionnelles tresses, jupons gonflés et chapeaux ronds d'un monde rural qui ne veut pas mourir. Un flot ininterrompu de circulation anarchique gravit jour et nuit les pentes de la ville et traverse les cinq kilomètres d'immondices rejetés par cette monstrueuse hydre urbaine tentaculaire. Je roule sans regret en direction d'Oruro.

L'altiplano

C'est maintenant le silence d'un altiplano désertique et inhospitalier. Seules les lignes électriques guident l'asphalte entre des collines arides qui font le dos rond. Des nuages cotonneux immobiles figent ce paysage sur le bleu pur du ciel. Oruro surgit de ce décor à 3900m et me plaît d'un coup. Vivante, jeune, elle est insouciante à l'image de cette ligne de chemin de fer qui s'invite au cœur de la ville. Ses nombreuses bijouteries, ses centres de communication modernes, attestent de la richesse que lui apporte le minerai d'argent dont elle est la plateforme de négoce. Regonflé, je reprends le vélo le lendemain pour une étape de 130 km en direction de Potosi. La route flirte avec les contreforts de la Cordillère Royale et ouvre au vent un immense domaine plat à sa droite. Des lagunes ont pris place autour de mamelons rocheux. Leurs cristaux gris-bleu se fondent avec le ciel qui les transforme en îles improbables. A Comunidad, petit village de montagne, je rencontre Félix Condori Guisépé, gardien de troupeau. Ses yeux sont remplis de l'immensité de l'espace où il a passé toute sa vie. Au soleil couchant j'atteints Challapata. Un halot de poussière soulevée par le vent enveloppe ses rues ensablées. Elle m'offrira pour la nuit une chambre rustique mais salubre avec un tonneau d'eau pour toute commodité. Le lendemain la route s'élève en longs toboggans qui serpentent dans la montagne vert moutarde. En 90 km je franchis de nombreux cols anonymes qui culminent à 4400m. Ils sont autant de clés ouvertes sur des vallées qui engloutissent de longues descentes nonchalantes. Je jouis pleinement des paysages de pierres empilées en clos façonnés par l'homme à flanc de montagne pour l'élevage des troupeaux. Je croise de nombreux lamas placides qui n'ont cure de mon passage. Surpris par la nuit, je campe blotti contre l'enceinte d'une minuscule école déserte qui rassemble le jour les écoliers des fermes isolées. Las, un fort vent se lève, l'orage éclate et transforme mon camping improvisé en camp de la peur. L'inquiétude d'être dérangé, le froid, la pluie, la neige auront raison de mon sommeil. Comble du comble, au petit matin, des chiens errants regroupés autour de ma tente dansent une sarabande canine pour desesperados. Il est temps de repartir.







Potosi

La fin du parcours vers Potosi fend en vallées profondes de hautes gorges rouge rayées de vert et se conclut par un col pénible sous la chaleur. Ouverte par le sud, la ville, 135000 habitants, est dominée par le légendaire Cerro Rico, énorme montagne en forme de terril. Je mets pratiquement une heure pour gravir les faubourgs et remonter vers le centre. Le lendemain, je m'inscris pour la visite de la mine. Nous pénétrons en petit groupe munis du minimum de sécurité, dans un étroit labyrinthe de galeries non étayées. Nous descendons à moins 300m par une succession de trous de souris reliés entre eux par des échelles en bouts de bois cloutés. Rampant dans la poussière omniprésente, je suis soudain bloqué dans un étroit boyau par une oppression claustrophobe qui déclenche en moi une irrésistible panique. Je dois vaincre ce syndrome sans que personne ne s'en aperçoive et reprendre ma route en avant, il n'y a aucune autre solution. Au bout d'une cavité nous découvrons Roberto qui vient de creuser avec un pic un logement où il glisse une cartouche de dynamite. Remontez, ça va exploser ! Dans un nuage de poussière, un mineur remonte du minerai à l'aide d'un panier en osier jusqu'au wagonnet poussé par un troisième homme. Ils sont regroupés en 200 coopératives indépendantes de 20 mineurs qui vendent leurs services clé en main aux grandes compagnies. L'expérience prend fin après avoir salué le « Tio » dieu de leur étage, recouvert d'offrandes, qui veille sur eux. Le retour à l'air frais avive ce qui pour moi restera une incroyable aventure mais qui pour eux est un enfer quotidien. Le lendemain, abordé par un touriste (complice) qui me met en confiance, je n'ai pas de doute sur les deux agents de l'immigration qui, cartes professionnelles en main (falsifiées), souhaitent effectuer un contrôle de routine à leur bureau. Embarqué par un (faux) taxi et conduit dans une petite rue déserte, je suis habilleusement délesté de mon argent et de l'appareil photo que j'avais sur moi. La consultation du fichier des bandits locaux provoque un réel sentiment de peur que je ne connaissais pas jusque là. Je rachète sur le marché un petit Luminux pour mes photos. Il est temps de partir pour le salar d'Uyuni.



Salar d'Uyuni : unique !

A la sortie de Potosi je fais connaissance pour la première fois avec la piste Bolivienne. Le choc est de taille : j'ai l'impression de tenir un marteau-piqueur toute la journée. Aussi, lorsqu'un bus me cueille au crépuscule dans un de ces petits villages de montagne qui servent de relais routiers, je me laisse faire et débarque en pleine nuit à Uyuni. 30 km de piste caillouteuse ensablée me ramènent le lendemain à Colchani, village d'entrée du salar. Une forte tempête de sable m'oblige à rebrousser chemin et à passer la nuit dans un hôtel en parpaings de sel, du sol au mobilier. La traversée en direction des îles qui émergent de ce vaste univers débute sous une pluie glacée vent de face. Je roule à 13 km/h. Le ciel est laiteux et les traces grises des 4x4 sont effacées par le blanc-manteau. Curieuse sensation que d'entendre ses pneus crisser sur la croûte dure de cette banquise assemblée en formes géométriques! Ça et là des trous d'eau saline semblent attendre un phoque égaré. À Uyuni le temps change vite et le vent de nord ouest laisse la place à un soleil brûlant, dont la morsure est amplifiée par l'immense miroir naturel. L'horizon ne change pas, je pédale sur place. Seul mon compteur atteste de la progression : 40 km, il en reste 35 pour atteindre Incahuasi l'île centrale. Un vaisseau fantôme pointe à l'horizon et grossit. Sa grand-voile protège la bagagerie. Les occupants du navire mécanique me saluent le pouce levé, puis disparaissent dans l'immensité, mangés par le désert blanc. Je suis à nouveau seul. Bientôt trois autres voitures miniatures filent sur cette autoroute naturelle sans se détourner et disparaissent à leur tour dans le lointain. Le ciel s'obscurcit à nouveau et je subis un orage de grêle cette fois. Les nuages noirs se dirigent à grande vitesse vers le volcan Tunupa pour se déchaîner sur son sommet qui culmine à 5400 m au bord est du salar. Au bout des 75 km de traversée j'aperçois un instant mon île, entre le sel et l'eau, minuscule à l'horizon, vite balayée par la tourmente. Je persiste dans l'effort et si son contour s'affirme, il semble sans cesse reculer sous les coups de pédales répétés.





Incahuasi

L'île d'Incahuasi m'accueille enfin et comme un bateau ivre je me mets à l'abri du vent à bon port. Je goûte à la tranquillité de ses « cordones » candélabres géants. Perché au sommet des rochers, je contemple, fasciné, l'extraordinaire coucher de soleil sur le Tunupa. Il peint de teintes pastel un ciel enfin apaisé sur l'océan minéral immobile. L'unique camion citerne, qui ravitaille l'île en eau potable chaque semaine, disparaît au loin vers la terre ferme. C'est le silence. J'installe ma tente près de l'habitation des gardiens. La nuit est froide. En repliant mon matériel le lendemain, j'ai la surprise de découvrir un scorpion venu se mettre au chaud sous la toile. Moi ça m'a fait froid dans le dos ! Vent favorable, je rejoins à 35 km/h, fou de joie, la sortie du salar d'Uyuni en direction des marais de Chuvica. La réalité sableuse me rattrape vite et de nombreux passages sont nécessaires pour atteindre le village de Colcha K, base militaire perdue sur les pentes qui bordent le salar au sud. Ils augurent bien ce que sera plus tard mon aventure. Pour l'heure, je mets le cap sur Sans Juan, porte de l'un des plus beaux, mais plus difficile désert du monde, le Lipez.





San Juan, porte du Lipez

Saint Juan, Bolivie, verrou sur l'inconnu. Que faire? Les uns décrivent leur épopée à vélo à travers le Lipez -Julien est de ceux là-, les autres, en 4x4, affirment que c'est irréalisable à cette époque avec les dunes de sable poussées par le vent. Je suis dans l'indécision. Le petit cimetière écrasé de soleil et les rues désertes du village ajoutent au suspense. Je consulte les momies des dignitaires de la nécropole précolombienne. Elles en rient encore dans leurs tombes de lave millénaire. C'est alors qu'au coin d'une épicerie je retrouve, Alain, un guide aventurier français de Quito, Gérard, Philippe et leurs épouses rencontrés à l'hôtel de sel de Colchani. Ils reviennent des hautes lagunes du Lipez et pensent qu'en contournant les sables mous par le nord, puis en rejoignant Alota, je devrais pouvoir le faire. L'envie d'absolu est plus forte. J'y vais! Le salaire du poste de police de Chiguana est d'une beauté désespérante. Sa gigantesque langue de sel écarte la cordillère aux nuances de brun violet pour gagner horizon vers le Chili. Quelques vigognes égarées s'enfuient à mon approche. Puis c'est l'accès avec poussage dans le sable à 2km à l'heure, pour rejoindre la piste internationale qui grimpe droit à 4400M sur les pentes du volcan Olliaga. Je plante ma tente pour la nuit dans un creux. Ce n'est pas le petit panache de fumée blanche qui s'échappe de son sommet qui me réchauffera cette nuit là. Je quitte la piste par l'est pour Alota sans trop de difficultés, si ce n'est quelques poussages. La descente sur ce village est surréaliste. Des rocs rouges, rongés par le vent, en équilibre artistique forment une haie d'honneur. A Alota, je loge chez l'habitant et partage un peu de la vie locale avec le vannage de la Quinoa, céréale de l'altiplano aux multiples vertus nutritives.





La laguna Colorada

Le lendemain, j'atteins le village minier de Vilamar par un passage á gué sur le rio qui alimente la magnifique lagune d'Alota. Lamas et oiseaux en tout genre se partagent cet œil bleu posé entre les collines arides. Puis c'est la consternation : un éboulis de rochers envahi la piste qui devient impraticable. Je m'y tords les chevilles. Ma pédale mord mes mollets durant des heures, mais je m'obstine à avancer n'ayant aucune autre solution. Alors que je m'apprête à camper, mon insolente chance s'appelle Doroteo Lauzaya, chauffeur guide d'une compagnie de tourisme de San Pedro d'Atacama au Chili. Il revient à vide avec son 4x4 pour aller charger de nouveaux clients à la frontière Bolivienne. M'excusant de n'avoir plus d'argent, mais l'assurant d'une gratification, il accepte de me prendre á son bord avec confiance pour me faire franchir l'ultime enfer minéral et accéder aux sublimes paysages du sud Lipez. Je découvre en sa compagnie les 80 km derniers hauts kilomètres du désert. Les paysages sont à couper le souffle et comptent parmi les plus beaux du monde. Au loin, une tache écarlate s'étale entre les volcans, large blessure saignante ouverte sur ce panorama de pierres. La lagune Colorada, paradis pourpre pour « flamingos », me saisit d'émotion, que seul le vol rose souple et gracieux des grands oiseaux parvient à dissiper.





Parce que ça le vaut bien

Les merveilles de la nature surgissent une à une des creux volcaniques rouge brun du sud Lipez. Nous sommes maintenant à 5000m et le petit 4x4 rouge de Doroteo virevolte entre les dômes. Je découvre successivement : le Sol de Mañana qui crache par ses geysers puissants le soufre des entrailles terrestres, les thermes de Polques au bord de la lagune Chalviri tout en nuances de bleu adoucies par le sel, puis la lagune Verde aux pieds du géant Licancabur, gardien, du haut de ses 5900m, de la frontière Bolivo-Chilienne. Mon chauffeur rejoint ses collègues au petit « hospitage de montagne » et moi je m'installe pour la nuit au bord de la lagune Bianca. Tout est tranquille. Seuls quelques oiseaux viennent se saisir des bouts de pain que je leur lance au bord du lac. Bien calé, habillé, dans mon sac de couchage, j'attends la nuit avec inquiétude. Un voile polaire enveloppe rapidement le crépuscule. Mon sommeil est paralysé par le froid. Tout est gelé dans la tente et je suis sans cesse agité de frissons irrépressibles. A l'aube, les premiers rayons du soleil m'apportent le repos et je m'endors enfin calmement après cette nuit cauchemardesque. Plus tard, je reprends mon vélo pour passer le col à 4800m, non sans avoir satisfait aux opérations de douane et police Boliviennes à la cabane rustique qui sert de poste contrôle. Encore 2 km à monter en lacés et c'est la bascule pour la plus fabuleuse descente de ma vie cycliste : 70km à 12%, vent dans le dos en 6 virages ! J'arrive au bas du Licancabur en une heure, à la civilisation après une semaine de désert. Bonjour Chili, je roule dans les rues banches de l'oasis de San Pedro d'Atacama, j'ai retrouvé les arbres le vert de la nature, je renoue avec le vivant. Oui, j'en ai pris plein les yeux dans le Lipez, mais ça le vaut bien !

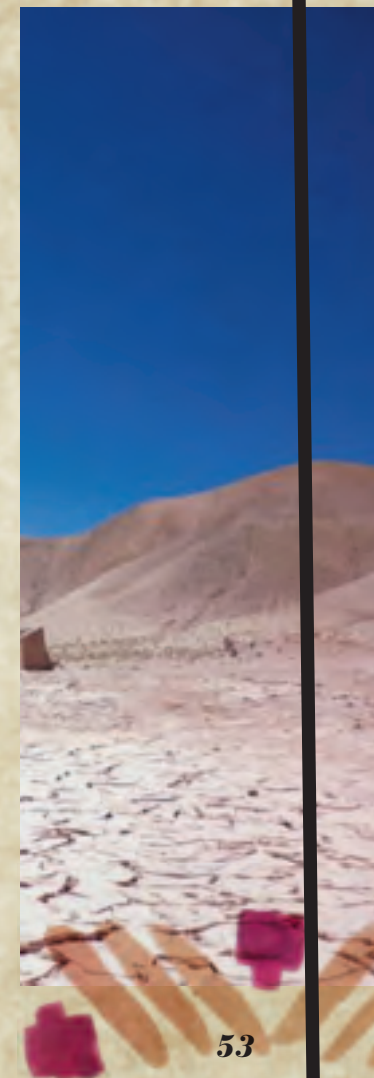






San Pedro d'Atacama

San Pedro est un village Chilien entièrement dédié au tourisme et au repos des routards qui sillonnent la Cordillère du Chili au Pérou, du Pacifique à l'Atlantique. Ici on respecte le voyageur ; même les chiens dorment au soleil. Le visiteur se sent l'objet d'attentions, à l'abri des déserts hostiles qui vont lui être révélés. Ici il n'y a ni outrance, ni agressivité touristique que l'on subit parfois avec amertume. J'y rencontre beaucoup de français attirés par cet eldorado pour aventuriers. Ils ont ouvert des restaurants, tiennent des agences de tourisme, et font preuve d'une débrouillardise bien « franchouillarde ». Mais il faut repartir. Après une vaine tentative contre le vent sur les pentes du Licancabur, je fais équipage avec un camion Paraguayen qui me remonte à 4800m au « Paso de Jama », frontière entre le Chili et l'Argentine, où je passe la nuit. Près de 1800 km me séparent de Mendoza, centre andin d'Argentine. Ma route est plaisante, elle file en longues courbes qui épousent le bord de hauts plateaux de sel désertiques, les grandes salines de Jama, d'où l'on extrait également le borax. C'est fou comme dans les déserts la vie animalière est foisonnante ! : vigognes, oiseaux en tous genres y sont légion. Un canyon, me descend jusqu'à Susquès, vieux village Argentin du nord, rendez-vous des routiers internationaux avant le passage de la frontière. Bientôt je vais croiser la route 40, elle m'emportera au sud.





Mémoires post mortem

Les longues journées de pédalage en solitaire sont propices à la réflexion voire au-delà, à l'introspection. L'esprit vagabonde hors du corps, prémices de ce que pourrait être le dernier songe lors de la divine séparation. Les déserts accueillent de nombreuses sépultures, ombres du passé. Espaces mystiques, silencieux, ils sont un lieu idéal pour le repos éternel du corps et de l'âme. Sur ma route, je croise ces tumulus funéraires avec respect. Simples croix de fer ou de bois, petits hôtels pour dévotions, ils appellent au souvenir des défunts. Je me surprends à imaginer leurs vies. Elles me ramènent à ma propre existence et à son devenir fatal. Dépouillé de tout artifice, de toute influence, seul, je suis le vrai « moi ». Nostalgique, je vois défiler mes amis disparus, le temps des copains d'enfance, celui de l'insouciance d'une jeunesse passée trop vite, les lieux chers où je n'irai plus, mes amours passés, mortes à jamais. Quelle sera mon ultime destinée ? Si je n'imagine pas le néant, je n'en éprouve aucune peur. Seuls les regrets viennent : celui de ne pouvoir poursuivre la route, d'accompagner encore les êtres aimés, de vivre et respirer cette terre qui m'émerveille chaque jour un peu plus, de contempler les méandres de la Charente ou d'écouter le bruit de la mer. J'ai longtemps suspendu ces questions au fil des kilomètres sans pouvoir y apporter de réponse. Les scénarios imaginés m'apparaissent désormais égocentriques, emprunts d'une sorte d'égoïsme de l'extrême onction ! A bien y réfléchir, ils retirent la dernière part de soi, du cœur de ceux qui vous aiment et qui pleurent. Alors, après ces longues heures de face à face, je réponds enfin à la question post mortem : Je choisis de ne rien choisir. Je dépose mon enveloppe terrestre pédalante arrêtée, aux pieds de ceux qui restent.



La mythique route 40

La route 40, ruban vertical qui partage en deux, de haut en bas, le continent sud américain, déroule maintenant ses longues lignes droites de 70 km et ondule à travers une succession de déserts de sable. Je passe de 4200m à 1600m. La route creuse les rocs recuits par le feu des volcans à Hualfin et serpente entre des taillis rabougris parsemés de «cardones» vers San Juan. Orgues de Vulcain, statues ravinées, la nature fait le spectacle. Elle me livre une profusion de polychromie minérale à Purmamarca ou à Las Conchas. Navire ivre de soleil dans la journée, je suis le capitaine d'un équipage abandonné sur cette mythique route 40. Des passages étroits, «quebradas», gorges, relient les différentes strates entre eux et débouchent sur des vallées verdoyantes comme celle de Lerma. Quand les ombres s'allongent, les villages se dérobent au fil fantaisiste des kilomètres indiqués, puis m'accueillent chez l'habitant pour un modeste repos. La vie reprend alors d'un coup et la rue principale s'anime au rythme lent de ce far-West argentin à Cafayate, Santa Maria, Belen, San Blas. Elle explose dans le capharnaüm des commerces et de la circulation à San Salvador de Jujuy, Salta, San Juan ou Mendoza les capitales régionales. Lassé de solitude, je flâne avec délectation dans cet univers tonitruant.





Salta la Baroque


Je quitte Jujuy sur le bas-côté d'une autoroute. Je roule à 60km/h vent arrière pour rejoindre la ville de Général Güemes et m'arrête dans « un routier » pour déguster, un délicieux poulet grillé au pamplemousse. J'aime ces restaurants du bord de route, l'ambiance et la cuisine simple y font « bon ménage ». Au bout de la route je découvre depuis un belvédère « Salta La Linda », 530000 habitants. Fondée par Hernando de Lerma, la ville revendique son passé colonial de conquête espagnole religieuse et guerrière. Il nous livre aujourd'hui une architecture baroque hispanique flamboyante préservée, dont l'église San Francisco est sans doute le plus beau fleuron. Si la place d'armes et la cathédrale ont le charme tranquille d'une ville de province, c'est au marché San Miguel, un vendredi soir, qu'il faut rechercher l'attraction. Il y a du spectacle ! Clients fortunés, pauvres, ou indigents, tous sont emportés en paquets, d'étal en étal, par une ronde à mixer infernale. La foule roule et s'enroule autour des couleurs et des effluves. Les vendeurs harangent le chaland de leurs contines. Si le remous du courant me dépose épuisé dans un coin, des rabatteurs me ressaisissent aussitôt et me replacent dans le flot jusqu'à ce que je cède. Alors, installé à une table je goûte à coup sûr les meilleures « empanadas », chaussons de viande et de légumes, ou « Tamales », pâte de maïs cuite à la vapeur dans sa feuille. A la même place, je vois se succéder à mes pieds les cireurs de chaussures. Les vendeurs de montres se saisissent de mon poignet, et je suis vêtu en deux temps trois mouvements du maillot argentin de Léo Messi, sur fond de télévisions figées sur le foot, dans un joyeux tintamarre musical. Si ventre affamé n'a pas d'oreille, le marché s'endort sourd et repu !



De Cafayate à Mendoza

J'ai aimé les villes de Cafayate et Mendoza au centre de leurs territoires palissés de hautes vignes. C'est dans les années 1850 que les propriétaires ont planté ces ceps français, pour la plupart, sur des terres arides, en maîtrisant l'irrigation. Les clos viticoles apportent aujourd'hui la richesse à ces villes et l'on vient du monde entier visiter les bodegas. J'ai apprécié les avenues ombragées, les restaurants où la viande et le vin argentin se marient pour le meilleur, les magnifiques parcs publics aux nombreux jeux d'eau, plantés d'arbres et de fleurs. Faire la synthèse de ce long périple à travers l'Argentine se résume en trois mots clés : Route, c'est le lien économique et touristique entre ces régions isolées. Elles sont parcourues sans relâche par un réseau de bus longues et courtes distances. Colonisation : c'est le constat historique, religieux et culturel. Mais c'est aussi l'expropriation par la force des indiens Diaguita de leur terre natale, au profit des grands propriétaires terriens argentins, « le déplacement » des immigrants à Chilecito et Buenos Aires et le génocide oublié des kamites. Enfin Patrie : c'est au final le profond attachement de toute la population à ce pays. C'est la passion du foot, ciment universel de réconciliation, les «camisas azul et blanca», maillots de l'équipe nationale aux deux étoiles, fièrement portés. Ce sont aussi les drapeaux sur tous les lampadaires et les balcons des maisons. C'est la ferveur vécue par cette Argentine cosmopolite lors des obsèques de son ancien Président Nestor Kirchner. Alors, comme les tornades de sable qui dansent, tourbillonnent et s'évanouissent en fantômes de vent dans la chaleur du désert, ce peuple en a fini avec son passé. Je quitte l'Argentine pour retrouver le Chili.





Santiago du Chili

Tenu par le temps, c'est en bus que je rejoins Santiago, me laissant le regret de ne pas avoir gravi les pentes de l'Aconcagua, plus haut sommet de la cordillère. Je rejoins les faubourgs de la ville en vélo et m'installe dans un petit hôtel face à la gare. Santiago est une ville moderne, propre, vivante. Elle prend sous le soleil les allures de Barcelone avec ses grandes artères piétonnes ombragées, la diversité de ses quartiers et des monts qui la bordent. Plus de 7 millions d'habitants y vivent, soit un tiers de la population du Chili. Sa position centrale, sa vie culturelle et économique réalisent l'impossible : l'unité d'un pays de 4300km de long, coincé entre le Pacifique et les Andes. J'ai pris rendez-vous par Internet avec deux contacts signalés par des amis. Oscar Jadué est artiste peintre, ingénieur et diplômé de l'école des beaux arts d'Angoulême. Il réside dans le quartier bohème de Bellavista. De sa haute stature, ses yeux clairs, protégés par un front plissé, sondent votre «personne». Son regard acéré est quelque peu atténué par une déambulation bonhomme et une voix douce. Il est citoyen du monde. Il aime la France et «chez Dany» mon ami d'enfance à qui je dois cette belle rencontre. En sa compagnie, je visiterai son quartier en éveil nuit et jour, mélange vivant d'étudiants, d'artistes ou d'hommes d'affaires. Je retrouve Paulina Verga dans le métro. A trente ans, diplômée de Sciences Po elle est professeur à l'université des sciences humaines de Santiago. Elle est mariée à Léo un Franco-Chilien et ami de Bernard Faure qui nous a mis en relation. Avec elle, nous avons parlé de la France, du tremblement de terre de Valparaiso et de la dictature Pinochet : «J'avais 8 ans, mais je me souviens avec émotion du vote qui a mis fin à la dictature militaire en 1988. Informés par des petits papiers distribués dans la rue, on se rendait sur les lieux des manifestations. Ce fut l'explosion de joie. J'ai offert des fleurs aux soldats et le peuple heureux s'embrassait». En écoutant ces deux Chiliens, amoureux de la France et des Français, j'avais envie de crier au monde entier : vive le Chili libre et démocratique, vive la France, vive l'amitié Franco-Chilienne !



Du Bonheur au désespoir

Je circule facilement entre les différents quartiers de Santiago, heureux sous le soleil, combinant les transports en commun durant les deux jours que je m'octroie. J'anticipe et réserve ma place dans le bus de nuit pour mon prochain transit jusqu'à Puerto Montt. Le chargement du vélo et son stockage reste au bon vouloir des chauffeurs, ce qui laisse planer un peu d'incertitude. Les nuages noirs s'accumulent, menaçants. Un déluge de pluie s'abat soudain sur la capitale, du jamais vu ! En moins d'une heure les rues ressemblent à des rios et les égouts dégueulent leur trop plein en fontaines résurgentes. Je suis dans un Internet de la gare, face à mon hôtel. Je me bats avec Facebook pour sauvegarder mes meilleures photos et faire parvenir à La Montagne mes articles pour la rubrique hebdomadaire « Puy de Dôme Aventure » pilotée pour « la Locale » par Sophie et Thierry. Soudain, je constate avoir débordé sur l'heure et quitte précipitamment mon écran pour rejoindre à vélo, à 3 km, sous des trombes d'eau, la gare routière des longues distances. Ça ne se passe pas bien avec les conducteurs. Ils semblent m'ignorer, sous la pluie, près du bus qui progressivement se remplit des ballots des voyageurs. Soudain, comme frappé par la foudre, je réalise que j'ai oublié dans l'espace Internet, mes cartes SD contenant la sauvegarde de mes photos et des vidéos tournées depuis mon départ de Lima. Je deviens blême, mesurant immédiatement les conséquences catastrophiques pour le carnet, les conférences et les souvenirs aussi ! Je laisse mes bagages au bus et reviens sous la pluie à la gare. Las, tout a disparu. Il n'y a pas de miracle pour voyageurs étourdis dans ces lieux très fréquentés. Je ne peux même pas pleurer, tant je suis en colère contre moi. Abattu en plein vol, je regagne la gare routière sous les bourrasques de pluie, tel bob l'éponge. Je ne veux plus, je ne peux plus, je suis au fond du trou. C'est une voix toute douce, venue de France qui trouve les bons mots, relativise les choses et me donne la force de repartir avec le bus, vélo entièrement démonté en soute. Merci Martichou, sans toi je n'aurais peut être pas passé ce cap, le plus dur que j'ai eu à affronter mentalement. Ainsi va la vie, du bonheur au désespoir, le voyageur n'y échappe pas !



© Photo Sandrine Gontalier

Un monde beau et sombre à la fois

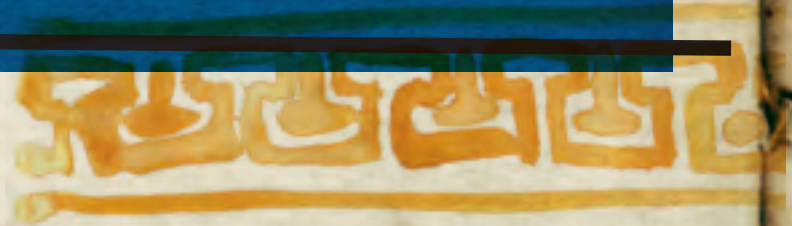
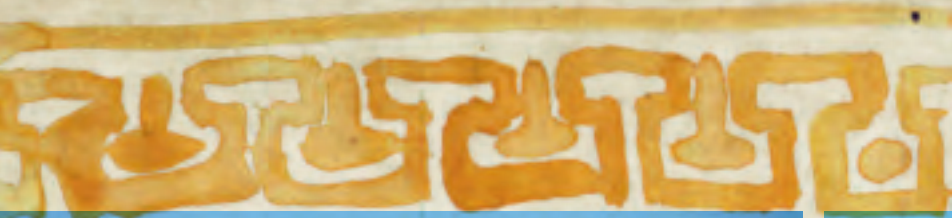
Souvenons-nous, le 11 septembre 1973, le Chili se fracturait en deux. Les avions d'une junte militaire bombardaient en pleine ville le palais de la Moneda. Salvador Allende, son président, était exécuté. Le coup d'Etat allait porter au pouvoir le général Pinochet pour seize années d'une dictature sanglante. Aujourd'hui les écoliers et tous les jeunes Chiliens visitent le musée de la mémoire et des droits humains guidés par des étudiants. Ils ont peine à croire ce que fut cette période récente de leur histoire. Comment imaginer en effet les enlèvements en pleine rue sous les yeux des proches, les tortures et les disparitions massives, croire à la fermeture de l'université des sciences humaines, se remémorer la censure des journaux ? Comment faire référence au référendum populaire qui approuva la dictature militaire à 75% malgré la condamnation du régime dictatorial par 96 nations de l'ONU en 1977 et soupçonner le funeste ballet d'hélicoptères d'où l'on jetait les corps lestés au large des côtes du Pacifique, des morts momifiés, déterrés des fosses communes pour effacer toute trace du génocide ? L'émotion vous saisit progressivement. Dans la dernière salle, une exposition des dessins d'enfants de disparus hurle la violence infligée et la force de leur amour. La gorge nouée, vous sortez en pleurant. Une commission recherche aujourd'hui la vérité, la justice et la réparation pour les 28459 disparitions recensées dont 3621 femmes et 150 enfants. Je sors du musée bouleversé en m'interrogeant sur mes propres convictions humanistes : que faisais-je en 1973 et pourquoi n'ai-je pas manifesté contre ce génocide aux côtés du peuple chilien ? Aujourd'hui cela renforce ma détermination à témoigner encore et encore de l'état du monde que je traverse, beau et sombre à la fois.

Chocs émotionnels à Valparaiso

Valparaiso est située à une heure de bus de Santiago. Elle étend ses maisons colorées sur les 41 « cerros », les collines qui encerclent la ville. Sa baie s'ouvre sur le Pacifique à l'économie maritime mondiale. Elle est inscrite par l'UNESCO au patrimoine mondial de l'humanité. Ses nombreux ascenseurs à poulies ou crémaillères vétustes conduisent en haut des pentes, dans des quartiers bohêmes où il fait bon flâner sur des chemins de traverse. Ici l'art est dans la rue, il est la rue. Les parcs servent de décors naturels à des cohortes de joueurs de dominos, de « bastonnes » de dames ou d'échecs. Pourtant, au détour d'un mur on comprend que quelque chose d'inhabituel a meurtri la ville, les blessures sont encore béantes. Un séisme de magnitude 8,8 a frappé le Chili le 27 février 2010. Le raz-de-marée qui a suivi, a fait 723 morts et deux millions de sinistrés. Ici aucun remboursement des dommages au titre des catastrophes naturelles n'est prévu et l'aide internationale s'est montrée plus que discrète. Les Chiliens, ne pouvant compter que sur eux-mêmes, ont une nouvelle fois montré leur grand courage. Des héros ordinaires ont risqué leur vie pour sauver un voisin, un inconnu, à l'instar de ces femmes Chiliennes à la recherche de leurs maris ou frères disparus au temps de la dictature. Ainsi vont les voyages et la surprise des étapes de transition. Ce sont parfois des chocs émotionnels qui vous renvoient à votre propre conscience, bien loin du tourisme et du soleil.







Bonjour la Patagonie

Le bus de nuit avale les 1100km de la Panaméricaine depuis Santiago et je débarque au petit matin à Puerto Montt, ville côtière de 236000 habitants sur le Pacifique, face à l'île de Chiloé. Sa rue principale, sa promenade en front de mer, son vieux débarcadère, ses maisons en bois, donnent à la ville un charme désuet indéniable. Les restaurants de poissons sont une vraie merveille. Billet en poche pour l'unique ferry hebdomadaire, je quitte la ville à la nuit tombante et fait cap sur Chaitén. L'image des grues portuaires et des bateaux éclairés par la lumière rasante du soir, se reflète dans l'eau bleue acier du port ; le ferry quitte son mouillage. Au loin, le dôme enneigé du volcan Osorno s'endort au couchant. « La croisière » est agréable. A l'aube, j'accoste à Chaitén « la Nueva ». L'ancienne bourgade, désormais ensevelie sous les nuages de cendres de l'éruption du volcan Chaitén en mai 2008, a été reconstruite, un an plus tard, dans la baie du volcan Corcovado. Elle abrite les 4000 habitants évacués lors du séisme. Pour l'heure, elle est déserte. Après avoir fait quelques provisions, je dévore avec bonheur les trente premiers kilomètres d'asphalte au milieu des « Notro » rouge vif, des genets en fleurs et des feuilles géantes de « Nalca ». Brusquement, la route disparaît sous la piste. Gravillons, silex, terre, elle est à peine roulable. La Patagonie chilienne débute ici. De rares voitures, rien pour le vélo avant 400km, je roule sur la mythique « Carretera Austral » pour 800km d'enfer, de beauté et d'amitié.





La Carretera Austral, piste fraternelle

La Carretera Austral est une aventure en soi. A Villa Amengual, Jorge qui me reçoit dans sa «casa de ciclista» ajoute même: «les cyclistes arrivent ici du monde entier. Ils ont rêvé s'imprégner des paysages merveilleux. Ils commencent par s'imprégner de pluie et de froid les premiers jours. Ils constatent ensuite, impuissants, la dégradation de leur matériel et ils souffrent tant, qu'arrivés à Coihaique la ville principale, ils n'ont qu'une envie, la quitter». Jorge exagère un peu d'autant qu'actuellement en Patagonie le climat est clément. Pour le reste, la Carretera Austral est aussi impitoyable avec ses voyageurs qu'elle leur offre, au détour d'une courbe, la délicieuse surprise d'un paysage ou la nature exulte. Las, ma dernière chambre à air rend soudain son dernier souffle. Je la remplace par celle de Milou, ma troisième roue, dernière solution pour continuer à avancer malgré tout. Dans la pente, surgit Wim, cycliste Belge de Hoeilaart, tout sourire dehors malgré l'effort. Torse nu Wim roule avec un vélo qu'il a lui-même «aménagé» pour l'aventure, sans matériel «académique». «Je suis plus nature et me sens plus près des gens comme ça» dit-il en me tendant une chambre à air de secours. *Christian et *Jennie, cyclistes Allemands, accompagnent Wim. Ils vivent leur voyage de noce à vélo à travers l'Amérique du Sud. Nous partagerons fraternellement 4 jours de route, de camping sauvage et de feux de camp. Nous sommes une vingtaine à nous entrecroiser sur la route. Il y a six russes du club cyclo de Samara, un couple de hollandais et deux voyageurs en stop, Wayne de Nouvelle Zélande et *Sandrine la parisienne. Suivent un espagnol, Fernando, qui précède deux Ardéchois. Nous partageons les mêmes efforts et échangeons nos informations. Pas de lutte entre nous, juste de l'admiration ou de la compassion. Ainsi va la Carretera Austral qui réunit sur ses pentes défoncées le petit monde chaleureux des voyageurs à vélo.

() Depuis j'ai retrouvé Christian et Jennie chez eux, dans la campagne de Hessen (ex Allemagne de l'Est) et nous avons accueilli Sandrine à Clermont.*



Pour le plaisir

La Patagonie chilienne est un décor naturel où les couleurs exultent. Les paysages sont un étrange assortiment d'océan bleu fluo aux allures de lagon polynésien, d'aiguilles alpestres qui percent le ciel de leurs pointes blanches, de vallées pyrénéennes revêtues de toutes les variétés de vert, de rochers volcaniques brûlés et de lacs bleutés venus du Massif Central. De nombreuses cascades et torrents y déversent leurs flots argentés. Tout au long de la journée, la lumière change les teintes et les formes avec une palette de nuances infinies. Quelques villages, des fermes aux couleurs vives et des « Cabañas » pour pêcheurs jalonnent l'itinéraire. La Carretera serpente et ondule au gré des rivières à truites et des versants de la montagne. Si les chevaux et les placides bœufs rouges musclés me regardent passer avec indifférence, quelques renards curieux, des « Vandurria », oiseaux craintifs au chant de flûte traversière et de nombreux lièvres patagons croisent furtivement ma route pour mon plus grand plaisir.





Los manos de Cerro Castillo

Accompagné par Mario, mon hôte de « l'hospitaje » de Cerro Castillo, je découvre un site magdalénien en tous points identique à celui de la vallée de la Vézère aux Eyzies. « Je te salue, toi l'ancêtre des indiens Tehuelche. Tu vis dans la vallée de Cerro Castillo sculptée par cet énorme fleuve de glace aujourd'hui disparu. Tu as les mains rougies par la peinture d'oxyde de fer pilé, mélangé à la graisse de Guanaco car tu viens de les apposer sur le surplomb de roches qui protège ton groupe ». Rituel, marques de ton territoire, première écriture? On ne saura jamais. Qu'importe, tes mains sont superbes. Ce sont celles d'un homme Patagon de haute stature qui maîtrise parfaitement l'art de la chasse, de la pêche et la taille des silex abondant tout autour. 9000 ans plus tard, l'homme moderne veut noyer ta vallée par un barrage pour obtenir l'énergie électrique dont il a besoin. Moi, je vois dans ta peinture un message d'amour, une main tendue vers les générations futures. Elles auront bien besoin de ton coup de main !









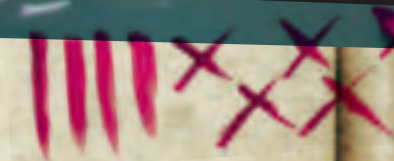
Pékin express à Villa O'higgins

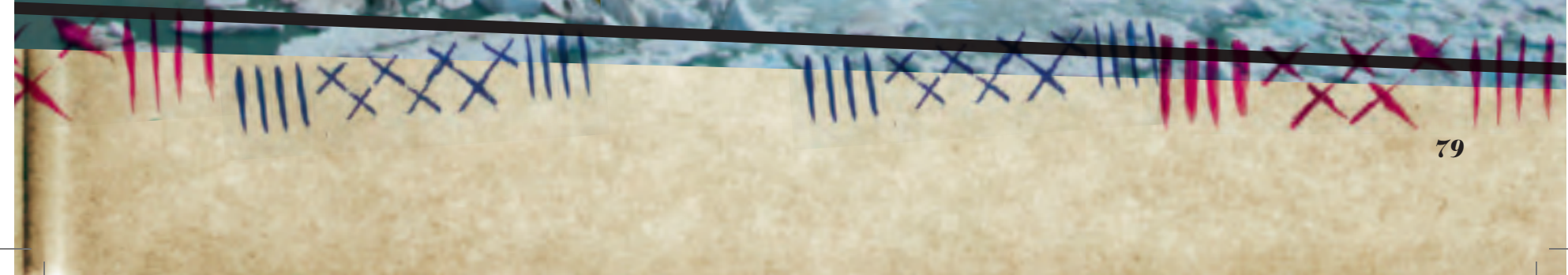
C'est une course contre la montre qui s'engage sur la carretera car la route se termine brutalement à Villa O'higgins comme elle a commencé. Des lacs encaissés entre des pentes à pic sont la seule voie navigable possible pour poursuivre. Au printemps, le service de bateaux est minimum. « Votre défi consistera à arriver à temps. En cas d'échec, vous resterez bloqués une semaine » Voilà ce qu'aurait pu dire Stéphane Rotenberg, l'animateur de Pékin Express aux voyageurs pour Ushuaia. Parti de Cochrane le vendredi matin, je dois atteindre Puerto Yungay 150 km plus loin le samedi avant 11h00. Pas question de manquer ce premier transfert car trois cols et 130Km me séparent du seul bateau hebdomadaire qui part le samedi à 7h de Villa O'higgins. La première étape s'effectue aisément malgré une pluie froide constante. Alors que je pensais poursuivre et camper à Puerto Yungay, je trouve Sandrine transie de froid au croisement de la route de Tortel. Je décide de la secourir et finalement nous dormons dans des cabanes de chantier, recueillis par des cantonniers. Les russes passent devant notre campement un à un et se perdent dans la nuit. Le lendemain je franchis un col de 10 km aux pentes sévères mais j'atteins l'embarcadère à temps. Les Russes et Wayne sont là, ils ont passé la nuit sur la berge. Sandrine arrive à la dernière minute avec un camion. La deuxième étape tient toutes ses promesses. Si je dois pousser dans les pentes sous l'œil perçant des condors qui survolent un hypothétique casse-croûte, j'arrive le premier des vélos à Villa O'higgins où Sandrine a retenu le gîte et le couvert. Le lendemain, la traversée du « Lago O'higgins » a été avancée en raison du vent, Le dernier tronçon de 22 km s'effectue à pied, des chevaux portent nos baluchons. Une pluie glacée, quelques flocons, des rios, un chemin de muletier défoncé n'auront pas raison de notre moral et nous parvenons au petit poste de police pour embarquer sur le dernier lac, le Lago del Deserto. La beauté sublime des paysages et l'impérieuse nécessité de réussir ce challenge autorisent un dépassement de soi que je ne croyais plus possible. Les aiguilles acérées du Fitz Roy déchirent les nuages Del Chaten. J'atteints le paradis des marcheurs avec plusieurs tournées de vin rouge entre voyageurs réunis.



Le Perito Moreno

J'effectue le parcours jusqu'à El Calafate en deux étapes en compagnie de Fernando, Espagnol de la région de Rioja. Nos vélos sont couchés à 30 degrés par le vent, mais nous progressons vers la station où le touriste est roi. Le monde entier s'y rassemble pour contempler l'une des merveilles du monde, le Perito Moreno. Au détour d'une courbe à 30 km de Calafate, tel un immense fleuve blanc, immobile, le glacier surgit entre les montagnes. Son front vient mourir sur le Brazo Rico du Lago Argentine après une course millénaire aux 2m quotidiens. La nature donne ici en son et lumière l'un de ses plus beaux spectacles. Quelques craquements sourds déchirent le mur de glace comme soudain atteint par un orage fantôme. Des aiguilles bleutées se détachent et basculent dans l'eau turquoise. Un coup de canon sec et puissant accompagne, décalé, la chute. Une énorme gerbe d'eau est projetée jusqu'aux cimes figées et tout redevient calme. Seul un iceberg bleu cobalt, comme sidéral, émerge et part lentement à la dérive. Des passerelles qui épousent ses courbes gelées ou des bateaux qui vont et viennent le long du monstre, la foule amassée ne reste pas de glace et applaudit l'artiste, objectifs tournés vers la prochaine déchirure. Je quitte Calafate pour retrouver « la 40 », cap sur Puerto Natales au Chili.







« Ruta 40 sur » domaine des vents

C'est une route pour «desesperados» qui me conduit á Puerto Natales. Trois jours sont nécessaires pour parcourir les 340 km tracés à travers les grands espaces patagoniens. Ici, c'est le royaume du vent. Une sculpture en pleine pampa lui est d'ailleurs consacrée. La «cortada» une bretelle en cailloux de la route 40 se charge de m'expédier en enfer. Je progresse á 7km/h durant 100 km soit 14 heures de lutte sans répit. José, le gendarme du petit poste de police de Rio Tero m'offre son hospitalité et un terrain á l'abri pour planter ma tente. J'ai l'occasion de prendre en photo les ciels tourmentés de Patagonie et la faune tranquille des lièvres, canards, outardes, d'oiseaux de mer en replis, sans oublier les renards, clients consommateurs de cet immense super marché vivant. La deuxième étape s'interrompt par KO après 70 km contre vent, sans se marrer. Je passerai la nuit dans un petit tunnel sous la route. Je fais des cauchemars, la tente est chahutée toute la nuit mais elle tient le coup, moi aussi.





Puerto Natales

Autrefois port minéralier et d'immigrants, Puerto Natales, 8500 habitants est aujourd'hui un agréable port de pêche aux maisons colorées, une étape incontournable pour les randonneurs du massif « Torres Del Paine », paradis mondial des marcheurs. Je rencontre auprès des habitants un accueil aimable, fraternel, comme reconnaissant d'être venu de si loin les visiter. Suivant la même route que Julien Leblay «voyageur au grand cœur» qui organisa lors de son périple en 2007 des actions pour le don du sang, je recherche ses contacts pour leur remettre des photos souvenir. A Puerto Natales je retrouve le Docteur Nelson Zuñiga, président du Rotary Club. Invité à la cérémonie protocolaire de transmission des mandats au club Interact, je rencontre des jeunes de plusieurs établissements. *Paula Villagra, la présidente fait son bilan: «Nous avons financé des actions de solidarité, notamment à l'occasion de Noël en confectionnant des « chacareros » sandwiches traditionnels. Je regrette de ne pas avoir pu faire plus encore pour les anciens de notre village». Plus que nulle par ailleurs, c'est cet état d'esprit de partage et de qualité d'accueil que le voyageur perçoit dans cette cité australe. Ici, c'est l'action des jeunes qui vous réchauffe le plus. Mais la ronde du cyclopède doit reprendre. En quittant Puerto Natales dans l'autre sens, je deviens le fils du vent, petit point sang et or qui file à toute allure vers le détroit de Magellan et Punta Arénas. Je dormirai 160km plus loin, à Villa Tehuelchès avant d'atteindre l'embarcadère pour la «Tierra de Fuego».

() Je suis toujours en contact avec Paula, via Facebook. Elle poursuit désormais ses études à l'université de Santiago.*



Sara Braun, Jose Menendez, vous les reconnaissez ?

J'arrive à Punta Arénas, 142000h, capitale de la Région chilienne de Magallanes, poussé par un vent puissant. Est-ce la vitesse ? Je ne sais, mais mon pneu arrière se découpe sur la jante et éclate. Je change d'enveloppe non loin de la ville et la remplace pour les dernières étapes par le pneu de secours sans tige qui m'accompagne depuis mon voyage en Islande. Il trouve enfin là ses heures de gloire ! J'ai une journée pour visiter la ville, car le Ferry qui traverse le détroit de Magellan part le lendemain matin à 8 heures. Je flâne dans l'artère principale, très animée et visite la maison de Sara Braun, grande propriétaire terrienne venue en 1873 de Lettonie, autrefois Russie. Le pavillon cossu, construit par un architecte Français, Numa Mayer, est resté intact. Ses façades, son hall, sa salle à manger « à la française », son jardin d'hiver et sa verrière style « Grand Palais », donnent une idée de la puissance, de la richesse et du bon goût de la haute société de cette époque. Autre bienfaiteur de la ville, l'immense propriétaire terrien José Menendez, dont le caveau affiche, au cimetière classé monument historique, une gloire posthume. La fortune est venue de l'exploitation du mouton et plus particulièrement de la race importée des îles Falkland. On n'imagine pas à quel point l'immense richesse de cette caste sociale de grands propriétaires a dominé la Patagonie de l'extrême sud. Ma route longe des « estancias » dont les clôtures font encore 50 km de long. Menendez a possédé jusqu'à 430000 hectares soit l'équivalent de la superficie de 10 Régions françaises, rien qu'en Terre de Feu ! Alors, en touchant votre pullover en laine, comme Benetton, vous pouvez encore aujourd'hui dire sans vous tromper : « Vous mé reconnaissez ? »





© Photo Sandrine Gouallier

Bienvenue en « Tierra de Fuego »

Après une traversée en 4 heures du détroit de Magellan, je débarque enfin en « Tierra de Fuego » pour les trois dernières étapes de mon grand voyage. Le petit port de Provenir est triste et désert. Je rencontre un couple d'auto-stoppeurs français, qui, inquiets de ne voir aucun véhicule, s'appêtent à repartir avec le ferry de l'autre côté pour prendre un bus pour Ushuaia. Je renoue avec la piste caillouteuse bosselée en bordure de la baie de « Bahia Inutil » sur la côte Pacifique. La vue sur le détroit est splendide, les couleurs vives. Quelques bateaux se livrent à la pêche côtière. La rage d'arriver et un vent favorable me poussent à parcourir d'une seule traite les 162 km de la piste chilienne qui sépare les deux côtes de l'île. Je suis seul avec un Guanaco qui, sans doute effrayé par ma vitesse, court devant moi à 28km/h. Bientôt je délaisse la côte Est et franchis une succession de collines de l'intérieur sous des bourrasques de neige. A 21 heures j'arrive, sous un pâle soleil retrouvé, épuisé mais ravi, à la frontière Argentine. Je trouve gîte et couvert pour la nuit dans un petit hôtel de routiers non loin de la frontière à San Sébastian. J'ai atteint mon but : relier en 9 heures le Pacifique à l'Atlantique ! Le lendemain, je parcours d'un coup les 130 km qui me séparent de Rio Grande, 70000 habitants, capitale mondiale de la « Trutchka », malgré un vent défavorable sur la fin du parcours. La côte Atlantique est plate, sableuse, un peu désolée, comme noyée dans le gris de nuages bas. Après une nuit de repos, je reprends la route qui contourne au large l'estuaire du fleuve. Je m'arrête auprès de pêcheurs qui exhibent quelques truites de mer respectables, vérifiant ainsi de visu le slogan annoncé. Je me fais de nouveaux amis et immortalise leurs prises en ma compagnie avant de filer vers Tolhuin, dernière étape.

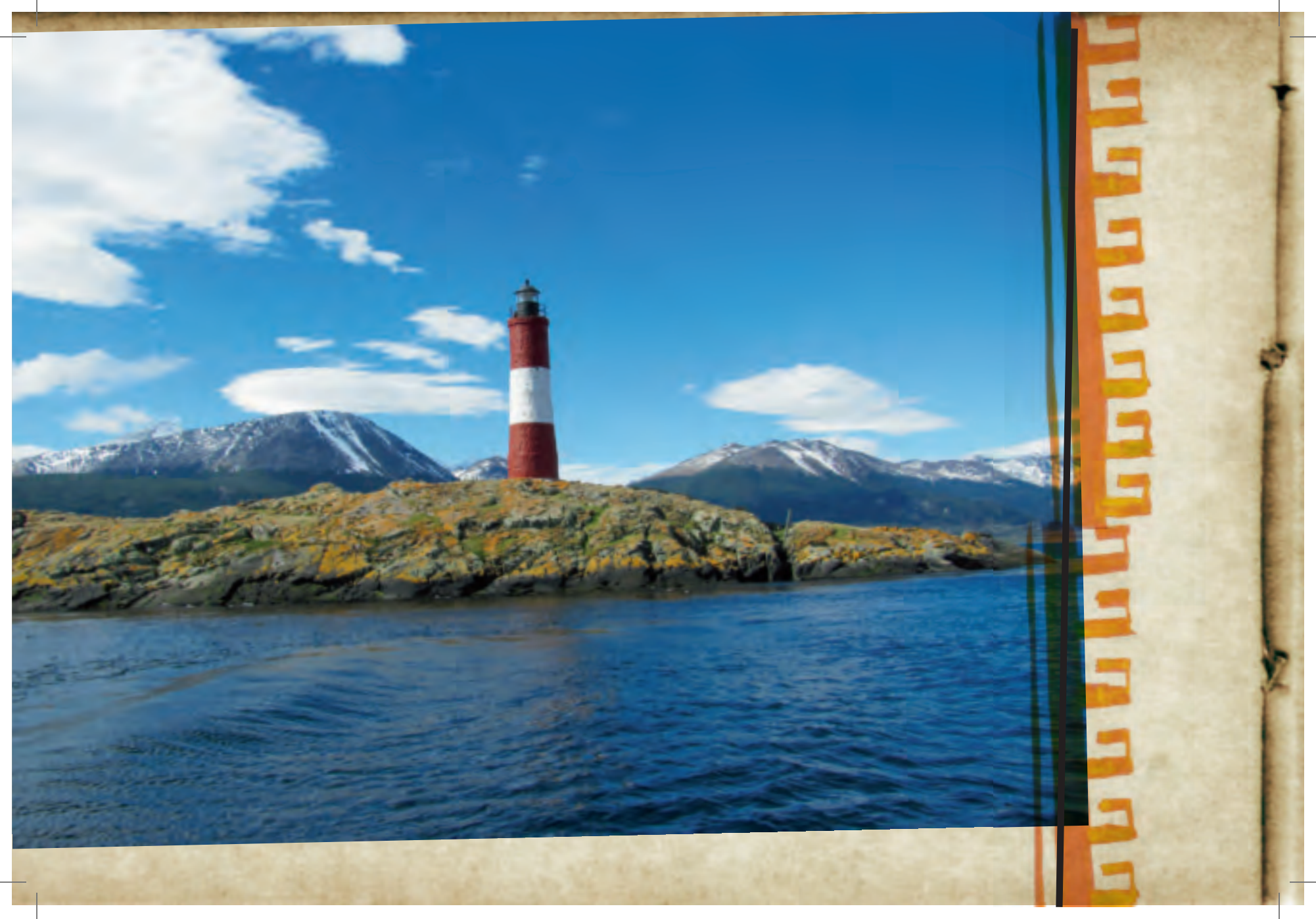






Dernières étapes

Aux alentours de Tolhuin, une forêt squelettique tente de survivre entre des vals verdoyants et la cordillère de Darwin. Les arbres s'habillent de pendillons en lichens. Cette « barba de viejo », ajoutée au déséquilibre de la pousse des branches et aux troncs penchés par le fort vent permanent de la Terre de feu, donnent à la forêt une apparence désenchantée. La montagne noire, dentelée, drapée de blanc sur ses sommets surgit au détour de la route. Je suis presque au terme de mon périple. A Tolhuin, un « assado » de mouton conclut divinement la journée. Le lendemain je fais la connaissance d'Emilio, célèbre boulanger de la Terre de Feu. Au moment de payer mon « desayuno », il me signifie généreusement que c'est gratuit pour les cyclistes internationaux. Touché par cette attention, je lui dédicace mon carnet « Sur la route de la soie ». Au fil de notre conversation je découvre qu'Emilio est un des contacts de Julien. Je lui remets donc les photos prises en sa compagnie 5 ans plus tôt ! Je reprends le vélo, mais un fort vent de travers balaye l'étroite route qui file au terme de mon voyage. Les voitures qui me doublent roulent à tombeau ouvert. Soudain je prends peur d'être déporté et renversé par le « Fangio » qui sommeille dans chaque Argentin. Je décide de rejoindre Ushuaia en minibus. Ce n'est pas très glorieux, je l'avoue, mais tellement plus prudent ! Au détour de la montagne, je découvre Ushuaia. La ville s'étire le long du canal de Beagle, adossée à la pente. Je suis arrivé au bout du monde !



Ushuaia, le bout du monde

Je m'installe dans un petit hôtel sur les hauteurs de la ville dont les rues en pente, dévalent vers le port. Je fais la connaissance de Miguel Angel, Argentin de Buenos Aires venu passer quelques jours de vacances dans ce havre de tranquillité et je retrouve Marie, autre « woman stop globe trotter » rencontrée à El Calafate. C'est bien l'impression que donne la cité. Les bateaux, à l'instar du remorqueur historique « San Christopher », semblent amarrés, immobiles à jamais, dans les eaux bleu profond du canal de Beagle. Je décide de visiter à vélo le parc national de Lapataia. Situé à 25 km à l'Est de la ville, il étend, au bout de la route n°3, entre mer et montagne, ses forêts primitives, lacs, flots, rios et héberge la faune tranquille des oiseaux et des castors. Cette vision idyllique ferait presque oublier le génocide de milliers d'indigènes amérindiens, massacrés à partir de 1880, souvent pour de l'argent, par des bandes de tueurs à la solde d'immigrants anglais et croates, propriétaires d'estancias. La disparition des indigènes qui peuplaient l'île autrefois, les Selknam, Yamanas, Alakalufs et Haush, est estimée à 12000 personnes. Athlétiques, ces peuples premiers vivaient nus au milieu d'une nature généreuse. La route n°3 meurt en ce bout du monde, je retourne à Ushuaia où j'ai rendez-vous avec Susana Miriam, la présidente du club cycliste local « Los Pinguinos ». Je lui remets mon vélo. Il achèvera sa carrière ici, au service de l'école de « mountain bike ». Je m'embarque pour visiter la faune australe, abondante sur les îles du canal.





Le canal de Beagle

La petite embarcation navigue d'îlot en l'îlot. Notre petit groupe aborde en premier lieu celui des « Lobos », où lions de mer et cormorans impériaux cohabitent en bonne société. Puis le canot glisse sur les langues d'algues géantes pour tourner autour de « l'île des éclaireurs » plantée du « phare du bout du monde » de Jules Verne, superbe face au large, sublime tableau réel. Au retour, une colonie de cormorans de roche, aux joues écarlates, ont construit des HLM de « Guano » sur les rochers escarpés. Sur les dernières îles, face à Ushuaia, nous trouvons encore, sous la végétation, des tumulus de moules millénaires décortiquées, traces des premiers chasseurs cueilleurs. Nous goûtons aux mêmes baies, ramassées au printemps par les indigènes sur les arbustes insulaires. A la pointe du canal de Beagle, sur l'île de Punta Tombo une colonie de pingouins Magellan niche en couples dans des terriers alors que des pingouins Gentoo élèvent leurs petits en crèche collective en toute quiétude, se moquant bien des terriens qui déambulent entre les nids...comme des manchots !





Dernier tango à Buenos Aires

Je retrouve Miguel Angel qui m'a retenu un petit hôtel non loin du centre historique de la ville. Pour ma dernière journée en Amérique du Sud, je visite le vieux Buenos Aires en sa compagnie. Je profite de mon guide pour faire quelques emplettes et découvrir l'une des plus vieilles écoles populaires de tango. Plus qu'un art ou qu'un spectacle, le tango est culture dans le cœur argentin. Il se danse en public à même la rue. Tour à tour enthousiaste, conquérant, sensuel, mélancolique ou langoureux, il est la vie.

Ce dernier tango à Buenos Aires marque la fin de l'histoire. Alors, musique maestro et que vivent nos rêves !





© Photo Sandrine Couallier



Je remercie : Les présidents des associations qui m'accueillent et qui me donnent ainsi la possibilité de contribuer à l'œuvre d'intérêt général de l'UNICEF au profit des enfants du monde; l'Inspection Académique du Puy de Dôme qui autorise le partage de mes voyages à vélo avec les écoliers et les collégiens. Ma gratitude va tout spécialement à : Justine Ferrer qui a « enfanté » ce carnet en même temps que Manille, Sandrine Gouallier et Francis Campagnoni qui m'ont fait don de leurs photos et Serge Delpic pour son concours. Un grand merci à : Julien Leblay, Bernard Faure, Dany Audouin, la famille Gamarra, Rossina, Roberto, Virginia de Lima, Victor Hugo de Cuzco, Epiphania d'Amentani, Gérard, Philippe et leur tour opérateur Alain de Quito, Doroteo Lauzaya et son 4x4, Oscar Jadué et Paulina Verga de Santiago, Wim, Jennie , Paula Villagra, le docteur Nelson Zuñiga et son épouse du Rotary club de Puerto Natales, Emilio de la Panaderia la Union à Tolhuin en Tierra de Fuego, Miguel Angel de Buenos Aires, ils ont tous contribué à me faciliter à divers degrés mon voyage. Mon meilleur souvenir à Christian, Wayne, Roman et ses copains de la ville de Samara en Russie, pour les bons moments partagés sur la Carretera Austral. Une pensée toute particulière pour Sophie Leclanché, Thierry Gauthier, Michel Abouzi, de «La Montagne» qui ont relayé mes « papiers hebdomadaires », Claude Vazeille et Bernard Echalié qui spontanément ont souscrit à ce voyage et à tous ceux qui ont préacheté le carnet pour le partager avec leurs adhérents, amis, personnel, relations. Enfin, merci à Anne, Sandrine, Patrick, Jacques et au bureau du Stade Clermontois, Didier Besseyre et le bureau de la FFSE qui ont « assuré » mon absence. A William de Techni Cycles qui a préparé avec soins mon vélo, Raymond Simonet, mon coach qui m'a préparé avec attention. Mon amour à mes parents, mes enfants, ma famille, Lluís, Carmen, venus de Catalogne à mon arrivée, Martine qui m'a soutenu avec amour et remonté le moral quand ça n'allait pas. A tous mes proches et tous ceux qui ont correspondu avec moi sur mon « gmail », sans imaginer à quel point ils m'ont fait plaisir et ont compté pour moi, voyageur solitaire !

© Chemins d'un cyclopede est une association « loi de 1901 », à but non lucratif, dont l'objet est : « le partage par la parole, l'écrit et l'image les voyages à vélo ». L'association contribue directement, ou indirectement, au reversement des droits d'auteur, des dons remis lors des conférences bénévoles et de tout autre excédent recueilli par l'association au profit de l'action développée à travers le monde par l'UNICEF et sa délégation départementale du Puy de Dôme. Contact email de voyage : cheminsduncyclopede@gmail.com

Achévé d'imprimer en novembre 2011 à Clermont-Ferrand à 500 exemplaires sur les presses de Decombat (www.imprimerie-decombat.com)
Dépôt légal novembre 2011. ISBN : 978-2-9540579-0-3